



LE PRINCE RANJITSINJI.

UN DILEMME.

Le célèbre joueur de crosse connu sous le surnom de "Prince Noir", qui a été couronné et admiré par le dessus du panier de la société mondaine de l'autre côté de l'Océan, vient de placer les leaders du groupe mondain des Etats-Unis dans un dilemme.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

La Reine Hortense, à propos de la démolition de son Palais - Souvenirs du passé. - Une existence agitée. En Souvenir du Duc d'Aumale, par M. L. de Fourcaud. Marie la Modeste, feuilleton du dimanche. Les Souliers trop courts. Madame est sortie. III - L'amie de Jeanne. Les Mills et une Nuit. Ombres Parisiennes. - Enfant de la Ball. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

ENREGISTREZ-VOUS!

Closure définitive de l'Enregistrement.

C'est aujourd'hui même que se ferment les livres d'enregistrement des votants dans la paroisse d'Orléans. A partir d'aujourd'hui, à sept heures, il n'est plus possible de se faire inscrire pour l'élection officielle de novembre prochain. Nous en avons déjà bien souvent averti nos lecteurs; nous le leur répétons pour la dernière fois. Ils n'ont plus

LE JACKSONISME - ET SES - ORATEURS

Il y a bientôt un mois que la campagne électorale est ouverte à la Nouvelle-Orléans, et un mois encore elle va durer. Il est curieux, plaisant même, de jeter un regard en arrière pour constater ce qui s'est fait, ce qui s'est dit dans la première moitié de cette campagne. C'est d'abord le Jacksonisme qui jusqu'à la proclamation du ticket de la démocratie régulière restait à l'état embryonnaire. Au lendemain de cette proclamation, les mécontents, les déçus, les déçus du parti régulier désertaient ce parti et allaient grossir les rangs du parti de l'opposition.

Une semaine, deux semaines s'écoulèrent et enfin, après une gestation laborieuse, l'enfant vit le jour; quel enfant! Dieu bon, un fœtus. Le public à qui l'on promettait un phénomène, s'aperçut qu'il avait été la dupe de quelques charlatans; que le produit n'était pas viable parce qu'il était né d'un sang impur, d'un composé hybride de fausse démocratie et de républicanisme. En présence d'une pareille tromperie, les adhérents de la onzième heure firent une seconde volte-face et rentrèrent dans les rangs de leur ancien parti; ne nous écrions pas stupéfaites, car qui déserte une fois peut désertir encore.

Et voilà les circonstances qui ont entouré les débuts du Jacksonisme dans la lutte où chaque jour il se couvre d'odieuses et de ridicules. Le fœtus jacksonien ne plat pas aux masses; les oripeaux dont on l'avait affublé ne dissimulaient pas suffisamment ses infirmités. On le coucha sur le lit de Procuste, on le dessina, on l'amputa, et encore et toujours ses imperfections lui restaient. C'est cet être étrange que l'on promène chaque soir dans les divers quartiers de la ville; c'est lui que des orateurs de boulevard viennent proposer aux suffrages des foules.

La politique est peu scrupuleuse; elle fausse les faits si elle y trouve son intérêt. Les orateurs Jacksoniens regardent les événements passés à travers la loupe déformante de leur opinion. S'ils ne sont pas des esprits obtus, il leur manque de sincérité quand ils cherchent à s'élever sur le pavois M. Flower qu'ils parent de tous les mérites et veulent rendre dépositaire des espérances de notre bon peuple.

Leur candidat, brave homme au fond, a été vu à l'œuvre, et c'est à l'œuvre que se reconnaît l'artisan. Trois années nous ont permis de surabondamment constater sa médiocrité comme gouvernant. Et les trois ou quatre harangues que l'on entend tous les soirs nous disent que seul, leur homme peut réaliser nos rêves, seul, il peut faire la fortune publique et le bonheur de tous.

Hélas! la tentative a été faite et est restée stérile. Si aux yeux de quelques fanatiques M. Flower a conservé du prestige, il le doit à son entourage qui s'obstine à le retenir sur la pente glissante des complaisances. On dit que le nombre des votes est infini - *stultorum numerus est infinitus* - pas si infini que cela, car en politique on ne fait pas croire aux masses que des vestes sont des lanternes. Vous connaissez le sort des idées en Polynésie; on y assomme les dieux à coups de bâton

quand une pluie réclamée se fait trop attendre. C'est le sort des idées en chair et en os aussi, quand elles ne font pas les choses au gré des foules.

Pour grandir leur candidat, les Jacksoniens cherchent à rapetisser, à amoindrir le candidat des démocrates, non pas en l'effleurant de leur souffle empoisonné, mais en s'attaquant à son entourage.

M. Parkerson dont les opinions politiques ne sont pas bien assises, puisqu'elles oscillent entre le républicanisme et le Jacksonisme, disait l'autre soir que MM. Capdevielle et Cie étaient esclaves des Bosses. Que M. Parkerson joue au prophète, c'est son droit comme celui de tout individu au moi hypertrouphé, et qu'il dise que MM. Capdevielle et Cie seront des instruments entre les mains des Bosses, passe; mais qu'il affirme que ces messieurs sont déjà, c'est se montrer peu soucieux de la vérité pour parler euphémiquement, ou d'une lamentable ignorance des faits.

Quand on monte sur le stamp on se documente, ce qu'a omis de faire M. Parkerson qui ignore l'inébranlable fermeté dont a fait preuve M. Capdevielle en maintes circonstances dans sa carrière politique. M. Capdevielle s'est toujours montré inaccessible aux mauvaises influences, et ce ne serait pas dans l'exercice de la plus haute magistrature de la ville qu'il aurait des faiblesses et des complaisances condamnables.

Parkerson et Spencer nous remettent en mémoire un mot de Chateaubriand: "On ne saurait avoir trop de mépris pour l'opinion des hommes." En effet, que penser de cette opinion, lorsque, faisant subitement la cabriole, elle se campe à l'opposé d'elle-même parce que sa passion, c'est-à-dire son intérêt, a changé d'objectif?

Avant la fin de la campagne les orateurs jacksoniens auront tant et tant répété à satiété les mots Bosses et Boudlers, qu'ils verront les curieux fur leurs tréteaux au leur jetant à la face ces épithètes si significatives dans leur laconisme: *Chetnues! Rats!*

LE "GOUBET".

Une commission vient d'être nommée à Toulon pour suivre les essais du sous-marin Goubet. Ce sous-marin est fort connu: il a été décrit avec la plus grande précision par M. Emile Gauchier, dit Figaro, qui faillit, dans une descente, éprouver la plus dure des mésaventures. M. de Lanesman, dans son livre sur la Marine française au printemps de 1890, lui consacra plusieurs pages; il montre qu'il s'immerge avec la plus grande facilité à une profondeur déterminée, expériences dont il a été le témoin. Le Goubet a été soumis à bien des essais officiels et les derniers, notamment, ont eu lieu à Cherbourg, en 1891, en présence d'une commission présidée par l'amiral Gervais et composée du chef d'état-major de l'escadre du Nord, du mécanicien en chef et de deux officiers de l'escadre. Ces essais n'ont pas été renouvelés depuis; ils n'avaient pas, en effet, donné les résultats qu'on en attendait.

Voici d'ailleurs ce que dit l'amiral Gervais dans son rapport sur les expériences de Cherbourg: "Le 19 mai, ce petit bateau sortit du port, accompagné par un certain nombre de membres de la commission qui se trouvaient dans une embarcation à vapeur, et il parut dans cette situation, c'est-à-dire à fleur d'eau navigant et évoluant avec assez de facilité. Arrivé après du Marengo, ordre fut donné aux hommes qui le menaient de plonger à deux mètres d'immersion et d'essayer de se tenir à cette profondeur tout en faisant une route directe. Cet ordre ne fut pas exécuté. Après un premier essai infructueux pendant lequel on ne vit pas le bateau, il reparut dans une direction tout autre que celle indiquée, sans que la commission ait pu se rendre compte des manœuvres très incertaines faites sous l'eau. Un deuxième essai de navigation sous-marine fut alors tenté; mais, pendant que le bateau s'immergeait, un accident se produisit: un tube à niveau se rompit et les deux hommes entraînés vers le fond par suite de la voie d'eau, furent forcés de lâcher les poids de sûreté pour revenir à la surface. Ces expériences interrompues par cet accident ont été reprises un mois après; la commission se réunissant de nouveau sur le demandeur de l'inventeur, pour examiner si le petit bâtiment était capable d'exécuter un programme proposé par M. Goubet, lui-même et accepté par la commission. Ce programme ne fut pas réalisé et le rapport de l'amiral Gervais donne à ce sujet les conclusions suivantes: 1. En ce qui me concerne, j'estime que jusqu'à présent M. Goubet a fait la preuve: 1. Que l'habitabilité dans son bateau est assurée; 2. Que l'immersion à volonté, à la profondeur voulue du bâtiment au repos est au point acquis. 3. Que le bâtiment naviguant presque immergé à la surface, se dirige assez bien de jour, par beau temps, possède une vitesse de 3 à 4 nœuds et semble bien évoluer à la volonté de son équipage. Mais je dois ajouter que jusqu'à présent ce bâtiment n'a jamais pu devant la commission naviguer entre deux eaux et que, dès qu'on arrive à cette partie des programmes, les manœuvres deviennent plus qu'incertaines. En conséquence, d'accord avec la commission, j'estime que la question de savoir si ce bâtiment peut naviguer et être utilisé comme bateau sous-marin reste entière. Il faudrait avant tout, et c'est au point capital, que la valeur du procédé destiné à obtenir l'immersion constante du Goubet à une profondeur déterminée en marche, qui serait une des originalités du bateau, pût être démontrée pratiquement, et c'est ce qui n'a pas eu lieu jusqu'à ce jour. La commission partageait l'avis de son président; elle considérait que ces expériences ne pouvaient nullement l'éclairer sur les qualités de navigation sous-marines du Goubet, et qu'à cet égard tout reste à démontrer." M. Goubet lui-même avait signé au procès verbal.

Dans ces conditions, à moins que les nouveaux essais ne viennent modifier les résultats déjà obtenus, il semble que le Goubet n'est point un bâtiment destiné à la navigation sous-marine, c'est-à-dire à aller rechercher l'ennemi, mais à l'attendre; c'est un sous-marin éminemment défensif; l'incertitude de sa marche sous l'eau, constatée par la commission de Cherbourg, ne peut lui permettre de faire une pointe en mer, et il ne peut, à ce point de vue, être mis en parallèle du Gymnote et du Gustave Zédé. Son rôle consiste dans l'attente du navire ennemi qui voudra bien se présenter devant lui. D'ailleurs, l'inventeur dont M. Cabart-Danneville, dans son

rapport sur le budget de la marine de cette année, expose les vues sur l'emploi du Goubet, restreint le rôle de son bateau à celui d'une sorte de *ludion* pouvant émerger et s'immerger à volonté. Plusieurs de ces ludions mouillés en mer et reliés à la terre par des fils électriques formeraient une ligne de défense infranchissable à l'entrée d'un port; munis de torpilles, ils pourraient lancer contre l'assaillant leur terrible engin sans que ce dernier eût été averti de leur présence et sans qu'ils courussent eux-mêmes aucun danger. Les études pour la défense de Cherbourg ont été effectuées d'après ce système. Le total des dépenses pour doter ce port d'une ligne de défense de vingt Goubet est de 600,000 francs, non compris l'achat des torpilles. De quelque efficacité que puisse être cette ligne de défense, on voit combien la dépense serait élevée si nous devions protéger tous nos forts au moyen d'un semblable système, et on ne peut méconnaître que le sous-marin autonome, qui se déplace à volonté, peut se placer sur le chemin de l'ennemi, peut se mettre à sa recherche, a une toute autre valeur et est bien autrement efficace. C'est d'ailleurs des expériences de navigation sous-marines que le Goubet doit effectuer à Toulon. La commission de 1891 a déclaré qu'à cet égard tout reste à démontrer. C'est à ce point de vue que le Goubet doit faire ses preuves.

Il y a quelques jours, la "Statue" équestre du duc d'Aumale quitta les ateliers du fondeur, à Paris, à destination de Chantilly où elle va être érigée et où, dans quelques jours, on l'inaugurera. Il est peu d'endroits où nous aurons plus fréquents que Chantilly, avec son double public de sportsmen et d'artistes (que cette façon de les rapprocher ne les choque ni les un ni les autres). Peut-être les sportsmen ne s'intéressent-ils pas beaucoup à la sculpture, mais encore auront-ils l'occasion d'admirer une des plus belles images de cheval qu'ait produites l'art moderne. Quant aux artistes, de plus en plus nombreux, qui viennent maintenant visiter les collections de Chantilly, la statue du duc de tant de merveilles ne semblera pas, même aux plus exigeants, une préface indigne des merveilles offertes.

La carrière de M. Gérôme offre un phénomène des plus rares: un artiste qui, après de grands succès, trouve sa voie véritable seulement dans la dernière partie de sa vie. M. Gérôme n'avait jamais conquis le suffrage des raffinés par ses tableaux de genre, précis et spirituels sans doute, mais secs et, en ces dernières années, des plus inharmoniques. Soudain, le voici qui s'empare d'un beau feu pour la sculpture, produit des œuvres d'abord très contestables par l'exercice de la peinture, comme cette "Bellone" en matières si précieuses, et de silhouettes si grimaçantes, si tourmentées. Puis viennent des statuettes d'une précision remarquable, vrais objets d'art, non seulement par l'exécution, l'emploi des métaux, des émaux divers, mais par la conception même, qui est d'un artiste et d'un intellectuel. Enfin, voici la statue du duc d'Aumale, et cette fois M. Gérôme, tout en conservant ses qualités de netteté, d'exactitude rigoureuse, de soin qui ne néglige pas un détail, atteint une grandeur véritable.

Rien n'est sacrifié dans cette belle effigie. Le duc, en costume d'officier général, saie, le chapeau à la main; le beau demi-sang sur le quel il est monté s'est arrêté, mais il n'est pas immobile et figé dans le métal; on sent qu'il vit et se tient prêt à repartir. C'est un mouvement extrêmement simple, très difficile, et admirablement rendu. Et plus le mouvement, était peu théâtral, plus il était malaisé de faire un aussi grand effet, et d'évoquer une idée plastique et très générale. La figure même du duc est fort belle et noble. Elle est étudiée aussi loin que le permet la sculpture la plus scrupuleuse. Les détails de l'uniforme, insignes, équipement, etc., sont écrits sans rien omettre, et comme gravés; pourtant, cela n'est ni fatigant, ni puéril, tant le personnage est fortement et largement construit. De toutes parts, la silhouette de l'œuvre est belle. La tête, souriante, bienveillante, a grand air, et toujours avec la même simplicité M. Gérôme a su lui donner, en même temps que la vérité, une réelle éloquence. Cette statue, fondue avec le soin et l'autorité qu'on devine par Siot-Deauville, est revêtue par lui d'une riche patine dorée qui est, pour le présent, d'un excellent effet; il n'y a qu'à souhaiter, comme ce n'est pas chimérique, que le climat ne l'altère point et, au contraire, l'embellisse encore.

Le piédestal est orné de deux bas-reliefs où le peintre a retrouvé tout son esprit, pour ne pas tricher, avec beaucoup de couleur, l'art des peintres de batailles sous Louis-Philippe. Et maintenant, après cette trop brève note, on prend plaisir à affirmer une fois de plus que, par ce temps où les statues naissent si abondamment - et si médiocres - M. Gérôme vient d'en produire une qui lui fait grand honneur, et fait non moins d'honneur à l'école.

LA STATUE - DU - Duc d'Aumale.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE.

La troupe d'élite engagée par l'habile directeur Greenwall, au Grand Opera House, fait, tous les jours, de nouvelles conquêtes dans le public des habitués de ce théâtre. A chaque représentation de "Held by the Enemy", le succès grandit, non seulement pour la pièce, mais aussi et surtout pour la compagnie - ce qui est le plus important; car la pièce disparaîtra demain, mais la troupe restera. En effet, dimanche en matinée, à 2 h. 1/2, il y aura, pour les seconds débuts de la troupe Baldwin-Melville, la première d'un drame qui joit ailleurs d'une grande renommée, mais qui n'est pas connu à la Nouvelle-Orléans - "Hoodman Blind." La pièce est, dit-on, montée avec beaucoup de soin.

CRESCENT THEATRE.

Après une semaine de très enviable succès, "Mme O'Shaughnessy" cède la place à "Mlle Fifi", une pièce qui, comme l'Indique son titre, est d'origine française. "Mlle Fifi" nous arrive après avoir brillé longtemps sur l'affiche du théâtre Koster et Bial, de New York. C'est une des meilleures garanties que puisse offrir une pièce au public. A cette pièce viennent se joindre à chaque représentation des vues superbes du vitaphone: vue de l'Olympia, vue de la réception du gouverneur Roosevelt par l'amiral Dewey, etc., etc. C'est une semaine de succès assurés qui s'ouvre pour le Crescent.

THEATRE TULANE.

"The Lion's Mouth," "Virginius," "Romeo et Juliette," le "Marchand de Venise," "Richard III," telles sont les pièces que nous promet le Tulane, pour la semaine qui va commencer demain. Fait-il ajouter que c'est M. Fred

pas au fond, mais les apparences et l'habileté d'intrigue de Dufresne devaient à première vue l'induire en erreur, mettre son instinctive perspicacité en défaut. Cependant Dufresne, ayant recouvert son plein sang-froid, et par contre, son astuce naturelle et professionnelle, se décida enfin à entamer la conversation. "J'ai bien l'honneur de m'adresser à Mme la comtesse de Presles, en personne? demanda-t-il d'un accent cérémonieux et presque solennel. "Oui, monsieur. "Fort bien, madame, j'en suis très flatté, et j'ose vous remercier d'abord d'avoir bien voulu me recevoir, sans autre recommandation que celle de mon nom, d'ailleurs très honorablement connu. "Je n'en doute pas, monsieur, répliqua Mme de Presles assez froidement. Et, bien que l'impatience la gagnât, à mesure que s'allongeaient ces préliminaires, elle n'osait néanmoins se contraindre et attendre tranquillement que son interlocuteur se découvrit. Depuis une minute à peine, l'idée d'une pruderie inouïe chez elle lui était venue, comme un trouble lumière.

Madame, reprit Dufresne, d'une voix posée, comme quelqu'un qui s'apprete à parler longuement, je vais avoir à vous parler de choses fort graves. Elle se leva sur cette dernière pensée, pria Marcel de se trouver au dîner le soir pour le cas où elle aurait à lui confier quelque chose, ou à lui demander une aide momentanée, puis elle pénétra dans le petit salon. A sa vue, Dufresne, ou mieux le Foninard, car c'était lui qui poursuivait l'exécution du plan hardi, conçu avec la complicité de Monsieur du Surin, Dufresne, disons-nous, se leva, fit un salut obséquieux et resta debout. "Asseyez-vous, monsieur, fit Mme de Presles, avec une gravité douce qui, mieux qu'une attitude hautaine ou trop empressée, déconcerta quelque peu le misérable compère. Il reprit sa place sur le siège qu'il occupait quelques minutes auparavant, et demeura un instant sans parler, son regard sournois fixé en dessous sur la comtesse qu'il examinait curieusement. De son côté, celle-ci regardait franchement non visiteur, et cherchait à deviner à quelle sorte d'homme elle allait avoir affaire. L'aspect très propre, car le Foninard avait soigné sa tenue, mais cependant assez pauvre du personnage, lui fit penser que, sans nul doute, la question d'argent tiendrait une place importante dans les offres ou les demandes qui lui seraient adressées. En cela, elle ne se trompait

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DETRESSE MATERNELLE. PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

LE PLAN DE DUFRESNE.

Suite. Mais des horizons nouveaux s'ouvraient, des souvenirs du

tumultueux de son cœur à son cerveau, jetant en ses idées habituelles de résignation un désordre fâcheux. Cependant, et par-dessus toute, une pensée se présenta nettement, domina les autres préoccupations encore confuses, devint une résolution ferme. Elle se rendrait à Paris dès le lendemain, et puisque, maintenant, la voie était ouverte elle ferait au magistrat toute la révélation de son malheur passé, sans craintes de dévoiler ses secrets intimes. Ne fallait-il pas qu'elle aidât, de toute sa bonne volonté, l'œuvre de recherches qu'on allait entreprendre? Ah! est-ce qu'elle avait pu le voir, assés avec lui... Si, dégoûté de certains préjugés, et plus audacieuse, elle avait osé se rendre chez ses parents pour les interroger?... Peut-être est-ce après d'eux quelque chose d'utile à la cause qu'elle allait poursuivre. Car, et bien qu'elle se rendit compte du peu de consistance apparente de ses présumptions, elle persistait à croire et s'attachait avec une certaine ténacité irraisonnée à ses pressentiments. Le cœur à des raisons mystérieuses que l'esprit souvent ignore, et qui nous mène par des voies secrètes à la découverte de la vérité. Donc une visite aux parents

possédait, dusent ses scrupules de caste en être atteints. Mais en présence de la lettre du procureur de la République, elle pensa qu'il convenait d'attendre les conseils de ce magistrat, puisqu'elle allait les solliciter. La journée s'écoula trop lente à son gré, et plus monotone que les autres, en raison de la solitude où la laissait l'absence de Marcel, parti pour Château-Thierry dès la fin de leur conversation. D'autre part, elle s'était rendue à la ferme des Frères dans le but de donner suite à la généreuse résolution qu'elle avait prise concernant Madeleine Dallois, mais elle dut rentrer au château sans avoir vu le père de la jeune fille. Lui aussi s'était absenté depuis le matin sans prévenir personne de son départ. Cependant, comme on l'avait vu sortir vêtu de ses effets du dimanche et à pied, on présumait à la ferme qu'il avait dû aller prendre le train, sans doute pour se rendre à Paris. Enfin le soir vint, sans que Marcel rentrât, et Mme de Presles dut attendre au lendemain matin pour le prévenir de son départ. Comme il s'étonnait un peu de cette résolution soudaine, elle prétexta des affaires d'intérêt qui l'appelaient chez son no-

marcel, indifférent au fond à tout ce qui ne le touchait pas directement, se contenta parfaitement de cette réponse et ne tenta pas même une question indiscrète. Après tout, que lui importait ce voyage? Une seule pensée l'occupait, celle de Madeleine disparue. Le déjeuner servi plus tôt que de coutume, et plus silencieux aussi, touchait à sa fin; la voiture de Mme de Presles était prête à la conduire à la gare de Château-Thierry, lorsque le domestique entra, et d'un air confidentiel, remit une carte à sa maîtresse. Elle était ainsi libellée: "DUFRESNE, "homme d'affaires. "Sollicite de Mme la comtesse de Presles, la faveur d'un entretien particulier, en vue duquel il s'est rendu directement de Paris au château du Roc."

Et au-dessous, en écriture tournée, pour mieux attirer l'attention: "Au sujet de la nuit du 30 novembre 1872, recherches d'un enfant!" A la lecture de ces lignes suggestives, Mme de Presles reçut une telle commotion qu'elle pensa qu'elle devait s'appuyer des deux mains à la table, faire

appel à toute son énergie pour dissimuler son émotion. Et comme le domestique attendait respectueux, elle se tourna vers lui, demanda d'une voix tremblante: "Cette personne est là? "Oui, madame, dans le petit salon. "C'est bien, priez-la d'attendre un instant; dix minutes à peine. "Parfaitement, madame. Et le serviteur se retira discrètement. Ensuite la comtesse demeura silencieuse pendant quelques minutes, occupée à se ressaisir, et à recueillir pour ainsi dire, en vue de l'entretien sollicité. "Qu'allait-elle apprendre, quelles surprises lui réservait la Providence? Et quelle coïncidence bizarre faisait, à si peu d'heures de distance, se produire deux incidents si différents en apparence seulement, et qui cependant paraient inévitablement de deux points diamétralement opposés: "D'une part, la justice; de l'autre l'initiative privée?... Y avait-il corrélation, ou simplement hasard? Ou bien encore, et Mme de Presles penchait vers cette opinion, la Providence et la Justice divine voulaient-elles enfin mettre un terme à l'épreuve douloureuse qu'elle avait subie avec tant de résignation?

Elle se leva sur cette dernière pensée, pria Marcel de se trouver au dîner le soir pour le cas où elle aurait à lui confier quelque chose, ou à lui demander une aide momentanée, puis elle pénétra dans le petit salon. A sa vue, Dufresne, ou mieux le Foninard, car c'était lui qui poursuivait l'exécution du plan hardi, conçu avec la complicité de Monsieur du Surin, Dufresne, disons-nous, se leva, fit un salut obséquieux et resta debout. "Asseyez-vous, monsieur, fit Mme de Presles, avec une gravité douce qui, mieux qu'une attitude hautaine ou trop empressée, déconcerta quelque peu le misérable compère. Il reprit sa place sur le siège qu'il occupait quelques minutes auparavant, et demeura un instant sans parler, son regard sournois fixé en dessous sur la comtesse qu'il examinait curieusement. De son côté, celle-ci regardait franchement non visiteur, et cherchait à deviner à quelle sorte d'homme elle allait avoir affaire. L'aspect très propre, car le Foninard avait soigné sa tenue, mais cependant assez pauvre du personnage, lui fit penser que, sans nul doute, la question d'argent tiendrait une place importante dans les offres ou les demandes qui lui seraient adressées. En cela, elle ne se trompait

pas au fond, mais les apparences et l'habileté d'intrigue de Dufresne devaient à première vue l'induire en erreur, mettre son instinctive perspicacité en défaut. Cependant Dufresne, ayant recouvert son plein sang-froid, et par contre, son astuce naturelle et professionnelle, se décida enfin à entamer la conversation. "J'ai bien l'honneur de m'adresser à Mme la comtesse de Presles, en personne? demanda-t-il d'un accent cérémonieux et presque solennel. "Oui, monsieur. "Fort bien, madame, j'en suis très flatté, et j'ose vous remercier d'abord d'avoir bien voulu me recevoir, sans autre recommandation que celle de mon nom, d'ailleurs très honorablement connu. "Je n'en doute pas, monsieur, répliqua Mme de Presles assez froidement. Et, bien que l'impatience la gagnât, à mesure que s'allongeaient ces préliminaires, elle n'osait néanmoins se contraindre et attendre tranquillement que son interlocuteur se découvrit. Depuis une minute à peine, l'idée d'une pruderie inouïe chez elle lui était venue, comme un trouble lumière.

Madame, reprit Dufresne, d'une voix posée, comme quelqu'un qui s'apprete à parler longuement, je vais avoir à vous parler de choses fort graves. Elle se leva sur cette dernière pensée, pria Marcel de se trouver au dîner le soir pour le cas où elle aurait à lui confier quelque chose, ou à lui demander une aide momentanée, puis elle pénétra dans le petit salon. A sa vue, Dufresne, ou mieux le Foninard, car c'était lui qui poursuivait l'exécution du plan hardi, conçu avec la complicité de Monsieur du Surin, Dufresne, disons-nous, se leva, fit un salut obséquieux et resta debout. "Asseyez-vous, monsieur, fit Mme de Presles, avec une gravité douce qui, mieux qu'une attitude hautaine ou trop empressée, déconcerta quelque peu le misérable compère. Il reprit sa place sur le siège qu'il occupait quelques minutes auparavant, et demeura un instant sans parler, son regard sournois fixé en dessous sur la comtesse qu'il examinait curieusement. De son côté, celle-ci regardait franchement non visiteur, et cherchait à deviner à quelle sorte d'homme elle allait avoir affaire. L'aspect très propre, car le Foninard avait soigné sa tenue, mais cependant assez pauvre du personnage, lui fit penser que, sans nul doute, la question d'argent tiendrait une place importante dans les offres ou les demandes qui lui seraient adressées. En cela, elle ne se trompait